

Septapède

Seule pièce de cet album qui n'a pas été écrite pour la guitare, *Septapède* est à l'origine une « *seven-note piano music* », comme le dit son sous-titre. L'œuvre a été créée à New York en 1973 par le pianiste et compositeur américain Frederic Rzewski, ami de Tom Johnson. Tony Peña a donc dû se livrer à un gros travail d'adaptation pour que cette musique, conçue pour clavier, « sonne » sur son instrument. La difficulté n'est pas tant de jouer les sept notes en question sur la guitare, car les positions de main gauche pour cela se trouvent sans trop de mal, mais plutôt de faire entendre les différences parfois très subtiles entre les variations. Parfois, par exemple, les notes et le rythme restent exactement les mêmes d'une variation à l'autre, seule la résonance des sons se modifie. Il faut alors des changements de doigté importants, et un très bon contrôle de la résonance des cordes, pour faire ressortir la différence. La chose est beaucoup plus aisée au piano.

Septapède est essentiellement une affaire de petites différences, de variations minimales. Un motif initial, à trois temps, s'y répète sans arrêt, mais avec des transformations constantes : telle note disparaît, revient beaucoup plus tard, résonne plus longtemps, ou moins longtemps, se décale d'un demi-temps en avant, en arrière, etc. Cette musique est à la fois toujours la même et jamais tout à fait la même, selon le principe général de la musique répétitive, très en vogue aux États-Unis en 1973. Avec *Septapède*, comme il l'avait fait deux ans plus tôt avec *An Hour for Piano*, Tom Johnson ajoute sa pierre à l'édifice encore flambant neuf de ce nouveau courant musical.

On peut dire qu'alors, dans sa musique instrumentale en tout cas, il n'était pas encore tout à fait devenu lui-même. *Septapède* n'a pas ce caractère logique qui apparaîtra quelques années après, et qui constituera la marque la plus singulière de l'auteur des *Mémoires rationnelles*. Les changements du motif s'y succèdent de façon encore intuitive, imprévisible. Cependant, cette drôle de bête à sept pieds fait déjà preuve d'une très grande rigueur, se développant de manière très progressive et à partir d'altérations minimales. A la fin, la figure ne retrouve pas son état initial, mais se dissout en quelque sorte dans le silence, ayant perdu en cours de route la plupart des sons dont elle était faite.

—Gilbert Delor (août 2016)